

EN ROUTE POUR LA BAIE D'HUDSON

EXTRAITS DU RÉCIT D'UNE TOURNÉE ÉPISCOPALE DE MGR LORRAIN, VICAIRE APOSTOLIQUE DE PONTIAC, DANS LE NORD DE SA MISSION, PAR M. L'ABBÉ PROULX.

(Suite)

CES pauvres gens n'ont pour toute fortune qu'un canot, une tente, une chaudière, un fusil, des lignes, et quelques casseaux de bouleau ; et cependant ils ont l'air réjoui, ils paraissent les plus heureux des hommes.

Ils ne changeraient certainement pas leur vie pour les honneurs et les inquiétudes de nos premiers potentats. Leur fusil abat le gibier des forêts, leur ligne tire le poisson du lac, et Celui qui nourrit les oiseaux de l'air ne les laisse pas mourir de faim.

Nous avons passé la nuit à la tête des *Erables*. Nous avons fait ce matin le dernier portage des Quinze, et dans un quart d'heure, nous naviguerons à grands coups d'aviron sur le lac qui porte le même nom. Adieu ! Je vous écrirai d'Abbitibi.

* * *

Nous sommes ici, depuis hier soir, les hôtes de M. Henderson, bourgeois du Fort : il a mis sa maison et sa table à la disposition de Monseigneur et de sa suite, avec cette politesse de grand seigneur qui est de tradition chez les officiers de la baie d'Hudson.

Le mardi, 17, à huit heures, laissant l'Ottawa sur notre droite, nous entrions dans une baie du lac des Quinze, qui peut avoir quatre

lieues de long sur deux de large, avec des rivages à fleur d'eau, un vrai miroir encadré d'azur. Tout à coup, nous apercevons en arrière trois canots qui nous poursuivent à bride abattue ; nous nous arrêtons. C'est Amable Jiwim, la mouche, avec sa famille. Il y a une quinzaine d'années, il a tué deux hommes, dont l'un était son frère. Aujourd'hui il ne montre pas autant d'audace, c'est à peine s'il peut parler. Il est tout interdit ; sa femme est obligée de lui dire :

"Mets-toi donc à genoux... fais le signe de la croix... dis donc oui... dis ton nom..."

Monseigneur leur distribua des objets de piété et les chargea de dire au Wanowewas, tribu à laquelle ils appartiennent, de venir à sa rencontre à Témiscamingue au commencement d'août. Ce sont des messagers de paix que le ciel met sur notre passage afin de répandre la bonne nouvelle.

* * *

A dix heures, nous arrêtons à la ferme de M. Hoggard, maire de Mattawan, pour prendre des provisions que le R. P. Nédélec a fait transporter là dans le courant de l'hiver. C'est le défrichement le plus avancé vers le septentrion ; soixante arpents environ sont transformés. M. Britt est

chargé de l'exploitation ; il nous fit visiter son champ et il répondit avec la plus grande bienveillance aux diverses informations que je lui demandai.

Sans doute, cette forêt lointaine ne sera pas envahie par les colons dès l'année prochaine ; l'émigration s'avancera petit à petit, de proche en proche ; mais dans cent ans (et qu'est-ce que cent ans dans la vie d'un peuple ?) la race canadienne aura étendue ses rameaux jusque dans cette partie éloignée de ses domaines ; ces beaux lacs seront entourés de riches campagnes aux moissons dorées ; ces rivages seront bordés de villages florissants et de villes superbes ; ces eaux seront sillonnées par des bateaux à vapeur qui écoulent les produits d'un commerce considérable.

* * *

Le Nord, voilà le champ ouvert à l'activité et au développement Canadiens-Français. Eux seuls aimeront à y vivre. Les populations étrangères que l'émigration transatlantique vomit tous les ans par milliers sur nos bords, préféreront toujours se diriger vers les prairies de l'Ouest, où les premiers travaux de défrichement sont moins pénibles. La vigueur de nos colons ne recule pas

isolée, à l'extrémité d'un continent, position inexpugnable, qui fait ressembler le Canada français à une île bordée de toutes parts par d'énormes banquises redoutées de l'envahisseur.

* * *

A deux heures, par un portage, nous passons dans le lac Barrière. Plusieurs averses nous tombèrent à l'improviste sur le dos : mais avec nos grandes bottes à jambes, nos culottes de prunelle, nos capots d'hiver pour prévenir l'humidité, nos capots de toile cirée et nos chapeaux de pompiers en toile goudronnée, nous pouvons braver le mauvais temps, regarder en paix les gouttelettes de pluie danser sur les eaux comme des diamants et chanter le refrain :

En attendant le beau temps
Vivons contents, vivons contents !

Il est six heures. Tout à coup : " *Monz ! Monz !* Un orignal ! un orignal ! " dit Okocin d'une voix impressionnée, en montrant du doigt le fond d'une longue baie ; c'est à peine si nous pouvions apercevoir un point noir. La pointe du canot est tournée de ce côté-là, les avirons

nagent drus et fort. Okocin prépare son fusil, il rit malgré lui ; son œil étincelle. Nous ne pouvons nous défendre d'un certain tressaillement, d'une certaine surexcitation. Quand nous arrivons à l'endroit désigné, l'orignal avait disparu déjà depuis assez longtemps. Okocin, de son regard d'aigle, sonde le fourré.

— Nous allons le retrouver, dit-il, dans l'autre baie.

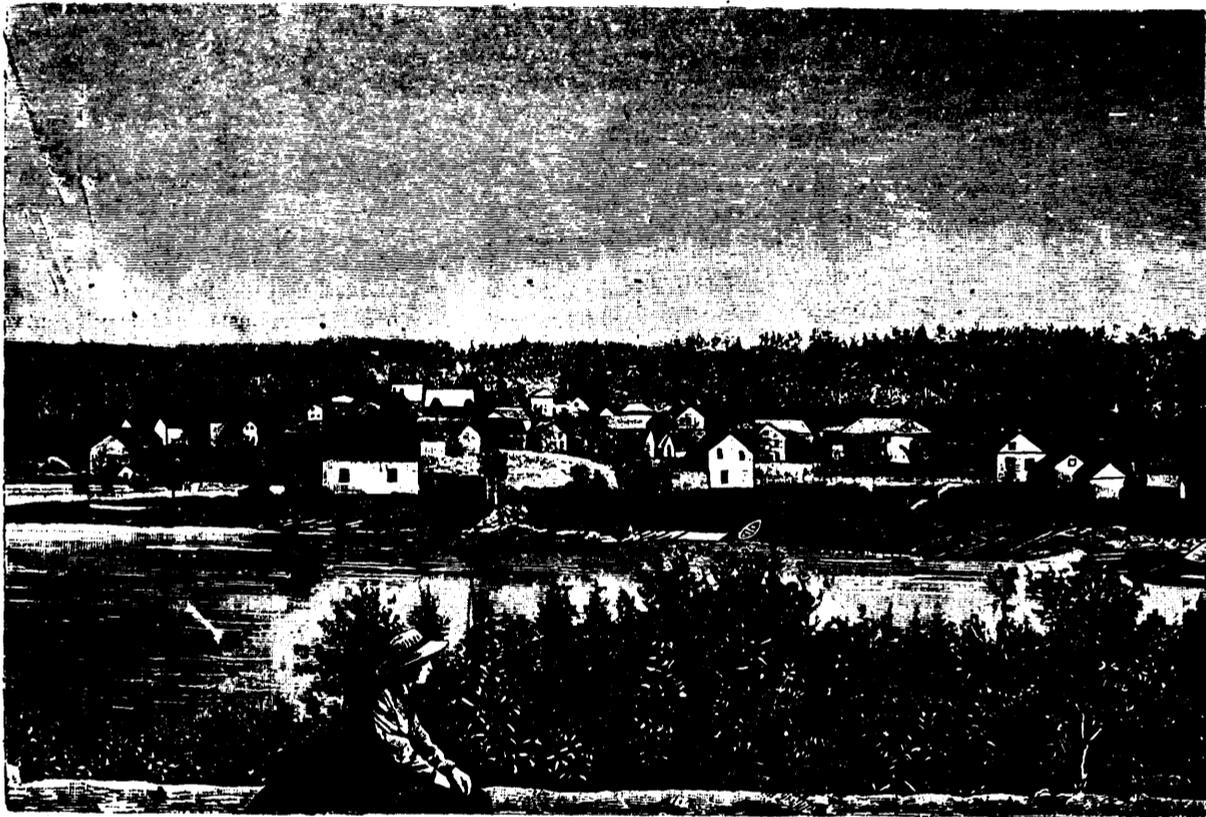
En effet, en doublant la pointe nous l'aperçûmes qui clapotait dans la vase, qui tantôt s'arrêtait et tantôt marchait nonchalamment, s'occupant à manger la tête des herbes.

— Couvre ta chemise rouge, dit Okocin à l'un

de nos hommes, et nous pointons droit sur l'orignal.

Nous étions à cinq arpents ; sans nous avoir vus, la bête entre dans le bois. Le chasseur saute à terre, examine les pistes, flairer comme un bon lévrier. " Il est par delà l'autre pointe. "

Il disait vrai. Le canot glissait sur l'onde ; pas un mot, les commandements se donnaient de la main, la course devenait palpitante d'intérêt. L'orignal lève le nez au vent et nous regarde en face. Sur un signe d'Okocin, tous les avirons s'arrêtent. L'orignal baisse la tête, les avirons sans bruit recommencent à travailler. Que de précautions pour les plonger à l'eau, pour les en retirer ? Deux fois l'ennemi se tourne vers nous, deux fois les bras restent suspendus, et notre écorce coule sur l'eau comme une plume sur l'huile. Déjà nous sommes à cinquante verges, l'orignal présente en tête, le bout du canon est braqué sur lui ; impossible pour la pauvre bête d'échapper, Okocin est le meilleur chasseur de Témiscamingue. La détente part, le fusil a fait faux cap. En deux bonds l'orignal est sur la côte, la forêt retentit, le coup a donné, mais c'est trop tard. Ce fut un vrai désappointement. N'importe, nous avons vu comment le sauvage approche sa proie, l'instinct qui le dirige, l'habileté et la patience qu'il sait



CANADA.—La ville de Mattawan ; d'après une photographie envoyée par Mgr Lorrain.